

Un heureux souvenir

LISE VAUBAN



Lise Vauban

Un heureux souvenir

© Lise Vauban, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3880-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux enfants de Mampikony

PREMIÈRE PARTIE

*L'Homme se découvre quand il
se mesure à l'obstacle.*

Antoine de Saint-Exupéry

Chapitre 01

— Je rentre par le premier train.

La jeune femme raccrocha et resta immobile au milieu de la chambre dans laquelle elle s'était isolée après s'être excusée auprès des autres invités. Elle avait vu le premier appel alors qu'elle quittait son appartement plus tôt ce soir-là, mais elle n'avait pas voulu s'attarder au téléphone. Elle était en retard au dîner que Camille avait organisé chez elle avec quelques collègues de travail. Une heure plus tard, elle avait trois autres appels en absence de son père. Ce n'était pas son genre d'insister autant. D'ailleurs, il n'appelait jamais le vendredi soir. Il téléphonait toujours le dimanche matin, vers onze heures, quand son épouse Marianne partait au marché du village avec la tante Jeanne. Pas le vendredi soir. Rapidement, elle sortit de la chambre et se dirigea vers la cuisine où elle avait déposé sa veste, son sac à main et son écharpe. Camille, qui débouchait une bouteille de vin dans la même pièce, s'alarma des gestes précipités et tremblants de son amie.

— Léa ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu t'en vas ?

Cette dernière, assommée par la nouvelle que venait de lui communiquer son père, releva la tête et resta silencieuse. Les mots lui manquaient. L'air aussi.

— Léa, qu'est-ce qui se passe ?

La main sur la poitrine, la respiration entrecoupée, elle eut du mal à formuler une réponse cohérente. Elle balbutia tant bien que mal qu'elle devait rentrer chez elle. Elle précisa : par chez elle, elle voulait dire chez ses parents. Devant l'air interrogateur et inquiet de Camille qu'elle connaissait depuis maintenant quatre ans, elle ajouta :

— C'est mon frère. Il a eu un accident, c'est très grave. Il faut que j'aille le voir.

— Quoi ? Tu as un frère ? Je...

Léa ne la laissa pas achever sa phrase. Elle était confuse. Elle était désolée. Elle devait s'en aller. Camille comprit qu'elle n'en apprendrait pas davantage. Elle acquiesça à contrecœur et la regarda s'éloigner sans un mot.

Quelques instants plus tard, Léa s'engouffrait dans le métro. Il n'y avait que six stations et à peine dix minutes de marche pour rejoindre son appartement. Elle ferma les yeux, prit une inspiration lente et profonde par le nez, compta mentalement jusqu'à cinq, puis expira de la même manière. Elle répéta plusieurs fois l'opération pour apaiser l'angoisse qui s'était emparée d'elle. « Ça va aller ! », murmura-t-elle. Inspiration. Assise, les yeux fermés, elle entendait

encore la voix et les propos de son père au téléphone : *Il était inconscient quand les secours sont arrivés sur les lieux de l'accident.* Expiration. *Ils l'ont monté d'urgence au bloc opératoire.* Inspiration. *Il faut que tu viennes. S'il te plaît. Les médecins disent que c'est grave, Léa.* Expiration. *Viens au plus vite !* Ces bouts de phrases tournaient en boucle dans sa tête. Un poids lui oppressait la poitrine. Elle ouvrit les yeux, l'air lui manquait à nouveau. Encore deux stations de métro. *Les médecins disent que c'est grave, Léa. Il faut que tu viennes.* « Bon sang, Tom ! », soupira-t-elle.

Approchant de son immeuble, elle attrapa les clefs dans sa poche, ouvrit la porte et se dirigea d'un pas rapide vers l'ascenseur. Une fois à l'intérieur, elle pressa nerveusement l'un des boutons puis s'observa dans le grand miroir qui se trouvait face à elle. L'écharpe en coton couleur bordeaux, qu'elle avait maladroitement nouée autour de son cou, faisait ressortir ses yeux bleu clair, légèrement maquillés. Ses cheveux blonds, longs et bouclés. Son visage pâle. Elle ressemblait si peu à son grand frère. « Le jour et la nuit ! », disait souvent sa mère à l'époque où tous vivaient sous le même toit. De quoi aurait-il l'air aujourd'hui ? Les gens changent en six ans.

L'ascenseur s'ouvrit sur le quatrième et avant-dernier étage. Elle se dirigea vers la porte de droite et pénétra silencieusement dans son appartement. Elle ôta sa veste et alla s'asseoir devant l'ordinateur posé sur la table basse du salon. Elle alluma l'écran qui laissa aussitôt apparaître son moteur de recherche et tapa les mots *TGV Paris–Lille*. Quelques minutes plus tard, elle acheta un aller simple. Départ : gare du Nord, 07 h 46. Elle enleva ses chaussures, attrapa son téléphone portable, s'allongea sur le canapé et envoya un message à son père pour lui confirmer son arrivée le matin suivant. Elle aurait voulu pouvoir appeler et demander des nouvelles de son frère mais elle avait peur. *Les médecins disent que c'est grave, Léa.* Elle ferma les yeux, inspira – un, deux, trois, quatre, cinq –, expira – un, deux, trois, quatre, cinq.

Chapitre 02

Gare Lille-Flandres.

Léa scrutait la foule à la recherche d'un visage familier. Le message qu'elle avait envoyé la veille pour prévenir de son heure d'arrivée était resté sans réponse. Si personne ne se présentait, elle prendrait un taxi. La jeune femme soupira de soulagement quand elle aperçut son cousin. Paul, Léa et Tom avaient grandi ensemble. Ils avaient vécu dans le même quartier, avaient fréquenté les mêmes écoles. Ils s'étaient toujours bien entendus. Paul était l'aîné du groupe. Fort, drôle, déterminé, souriant. Pour Tom, c'était le modèle à suivre, le chef de bande. Pour Léa, c'était un deuxième grand frère. Il semblait n'avoir jamais peur de rien. Même à la mort de son père, l'oncle Gilles, il n'avait montré aucun signe de faiblesse. Pourtant, ce jour-là, à la sortie du quai, ce cousin qu'elle aimait tant affichait un visage triste et cerné, ce qui ne présageait rien de bon. Elle s'approcha lentement et l'interpela. Le jeune homme se tourna vers elle et sourit faiblement. Léa le regarda dans les yeux. Elle y vit de l'impuissance, de la peine aussi. Il fournissait vraisemblablement de gros efforts pour ne pas pleurer, alors elle le prit dans ses bras. Ils restèrent, un instant, blottis l'un contre l'autre, puis Léa se dégagea doucement et s'enquit de l'état de santé de son frère.

— On ne sait pas trop. L'opération a été rude, longue, et maintenant... il est dans le coma.

— Et les médecins pensent qu'il va s'en sortir ?

— Les médecins ne disent pas grand-chose en fait. Trop tôt pour se prononcer. Selon eux, il faut attendre mais... il est dans un sale état. Je suis tellement désolé, Léa.

Paul avait hésité avant de prononcer ces derniers mots, la tête baissée. La jeune femme sentait à nouveau ce poids dans la poitrine. Elle s'agrippa au bras de son cousin et lui demanda de l'emmener directement à l'hôpital.

Dans la voiture, les deux jeunes gens demeuraient silencieux. Paul paraissait concentré sur la route, Léa regardait les gouttes de pluie couler le long de la vitre. Elle eut une pensée pour Camille qui détestait la pluie. Elles s'étaient connues sur leur lieu de travail, quatre ans plus tôt. Léa venait de commencer un stage au service marketing, Camille était chargée de communication. Elles avaient sympathisé le jour où cette dernière avait aperçu un exemplaire du *Petit Prince* de Saint-Exupéry sur le bureau de la nouvelle stagiaire. Camille lui avait demandé d'un air moqueur pourquoi elle lisait des livres pour enfant.

— *Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde,* avait récité Léa. C'est ce que dit le renard au petit prince quand ils se rencontrent. Et des phrases comme ça il y en a plein le bouquin, j'adore. Je te le prête si tu veux ?

Camille et Léa s'étaient regardées un instant puis avaient éclaté de rire, et cet échange furtif avait marqué le début d'une grande amitié. Camille était fille unique et quand elle avait demandé à sa nouvelle amie si elle avait des frères et sœurs, Léa avait secoué la tête.

— Malheureusement non ! En revanche, j'ai un cousin qui plaît beaucoup aux filles. 1 m 85, brun, yeux couleur noisette, barbe de trois jours, athlétique parce que très sportif, vingt-sept ans, et ingénieur agronome. Attention, sa mère est encombrante.

Tom aussi était très attirant ; il ressemblait d'ailleurs beaucoup à Paul. Mais Léa ne voyait pas l'intérêt de mentionner un frère qui semblait ne plus vouloir d'elle dans sa vie.

Chapitre 03

— C'est ici. Chambre 316. Prête ?

Paul paraissait plus nerveux qu'elle. Elle répondit d'un signe de la tête quand la porte s'ouvrit avant même qu'elle ne puisse entrer.

— Léa, te voilà enfin, s'exclama la tante Jeanne en la prenant dans ses bras.

La jeune fille resta immobile, les bras le long du corps. Voilà ce qui l'attendait à partir de maintenant. Des étreintes, des larmes, des gestes et des paroles préoccupantes. Elle recula. Elle voulait voir ses parents.

— Quel malheur ! Tes parents sont anéantis, c'est terrible ! poursuivit la tante Jeanne d'un ton exagérément dramatique.

— Maman ! ordonna Paul. Arrête, tu vas inquiéter Léa. C'est déjà assez dur comme ça, non ? Prends sur toi un peu.

— Oh... Pardon Léa ! Je... Oui, en effet... C'est... Enfin, je veux dire que... Il faut rester positif, dit-elle d'un ton faussement rassurant.

Léa tâcha de faire bonne figure malgré les circonstances et insista. Elle voulait voir son père. La mère de Paul acquiesça et mena les deux jeunes gens jusqu'à une salle d'attente qui se trouvait au bout du couloir. Un homme de taille moyenne, aux cheveux gris et au crâne légèrement dégarni, se frottait les yeux devant un distributeur de boissons chaudes.

— Papa, lança Léa en allant à sa rencontre.

Pierre Gauthier eut à peine le temps d'ouvrir les bras que sa fille cadette s'y jeta. Il la serra contre elle.

— C'est bien que tu sois là, murmura-t-il doucement.

Léa se dégagea lentement, le regarda, un faible sourire aux lèvres, puis demanda comment allait son frère.

— On va aller le voir et on va t'expliquer ce que les médecins ont dit.

Pierre prit son café d'une main tremblante et emmena sa fille, laissant la tante Jeanne et le cousin Paul derrière eux. Ils traversèrent le couloir en silence pour regagner la chambre de Tom. Au moment d'ouvrir la porte, il sentit la main de sa fille se poser sur son avant-bras. Elle avait besoin de savoir. Tom allait-il s'en sortir ?

— Je ne sais pas, Léa. Les médecins disent que...

— Mais toi, papa, qu'est-ce que tu penses ? répliqua-t-elle sans lui laisser le temps de terminer sa phrase. Est-ce que tu crois qu'il va s'en sortir ?

Sa main reposait toujours sur le bras de son père. Elle observa son visage, il avait l'air si fatigué.